

# Fai vu...



**LE GÉNÉRAL ROQUES,  
LE NOUVEAU MINISTRE DE LA GUERRE**

Le cliché ci-dessus fut pris à l'époque où le général Roques dirigeait l'aéronautique militaire. Il occupa depuis le poste de commandant d'armée où il mérita l'une des plus belles citations.





**SUR LES ROUTES DE VERDUN : LES CONVOIS**

La bataille qui continue autour de Verdun a mis en évidence l'importance capitale des transports. L'armée allemande qui se bat devant la vieille cité est reliée à l'arrière par quatorze voies de

chemins de fer: Notre front à nous n'est desservi que par une ligne à voie normale, sous le feu de la grosse artillerie ennemie. C'était insuffisant. On y a suppléé par une armée formidable de véhicules

**DANS LA NEIGE ET SOUS LA MITRAILLE**

dont le flot roule jusqu'à la ligne de feu. Qu'il s'arrête ou se ralentisse, et c'est notre armée, manquant de vivres ou de munitions, frappée à mort. Mais le dévouement de tous ceux qui mènent ces

convois, automobilistes et conducteurs, est admirable. Sans souci des obus, des balles, de toute la mitraille qui les crible, ils vont... ils vont... Ils auront été eux aussi les bons ouvriers de la victoire.





Le Roi Nicolas de Monténégro, en résidence au château de Mérignac, visite Arcachon.



Le commandant serbe N. un des héros de l'armée serbe, et qui la conduisit à Vallona.



Mme Pams, femme de l'ancien ministre, candidat à l'Élysée, est morte.

Les Parlementaires morts au champ d'honneur : A l'occasion de la mort du 1<sup>er</sup> Thome, député, tué sous Verdun, nous donnons les portraits de tous les membres du Parlement qui périrent au feu. On remarquera que nous n'y faisons pas figurer le colonel Driant, dont la mort n'est heureusement pas certaine.



La mode aux courses à Rome. — C'est là surtout maintenant que les couturiers parisiens lancent leurs dernières créations.



L'aviateur Blamoutiers, qui vient d'être cité à l'ordre du jour de l'armée pour son héroïsme et son endurance.



Von Tirpitz.



Ce monument qu'on était en train d'élever à Tirpitz sera-t-il achevé? On sait qu'on vient de le "démissionner". A gauche, son successeur : von Capelle.

### UNE SEMAINE DE GUERRE : du 11 au 16 Mars 1916

**SAMEDI 11.** — Les Allemands tentent vainement plusieurs attaques sur les pentes du fort de Vaux, près de Verdun. Ils sont repoussés.

**DIMANCHE 12.** — L'aviateur Guynemer abat son huitième avion allemand. Sur la rive gauche de la Meuse, violent bombardement des deux artilleries ennemies dans la région de Béthincourt.

**LUNDI 13.** — Mort de M. Davignon, ministre d'Etat belge.  
— Une escadrille d'avions français lance 130 obus sur la gare de Brièulles, au nord de Verdun, et une autre escadrille bombarde, en y causant d'importants dégâts, la gare de Conflans.

**MARDI 14.** — A la Chambre française on apprend la mort de M. André Thome, député de Rambouillet, tué devant Verdun le 10 mars.  
— Une forte attaque allemande est repoussée avec des pertes considérables autour du Mort-Homme que les ennemis se flattent d'avoir pris.  
— L'infanterie italienne enlève brillamment des positions autrichiennes dans le Carso.

**MERCREDI 15.** — L'amiral Lacaze est chargé de l'intérim du ministère de la Guerre.  
— L'amiral Tirpitz résigne ses fonctions de ministre de la Marine ; grosse émotion à Berlin.  
— A Berlin, le Reichstag reprend ses séances.

**JEUDI 16.** — Le général Gallièni donne sa démission ; le général Roques lui succède.  
— Les Allemands sont repoussés au Mort-Homme où ils avaient engagé des effectifs très importants.



Derniers échos de la mode d'hiver. — Robe de velours brun. Jupe courte bien froncée. Corsage boutons d'acier. Col de skungs. Toque velours noir. (M<sup>lle</sup> de P.)





Henry Smith.

Oct. Homberg.

B<sup>e</sup> Reading.

Ed. Holden.

Ern. Mallet.

Basile N. Blackett.

**COMMENT ON EMPRUNTE 2 MILLIARDS 500 MILLIONS.** — Voici réunis autour d'une table, et discutant les conditions de l'opération, les membres de la commission anglo-française qui négocierent aux États-Unis, en septembre dernier, un emprunt de 2.500.000.000. L'emprunt, qui réussit, avait surtout pour but de rendre inutile l'envoi de numéraire en échange des munitions fournies par les États de l'Union.

## L'ARGENT ET LA GUERRE

Par Edmond THÉRY, directeur de l'Économiste Européen.

**P**ARMI les graves questions que la guerre actuelle soulève, celle des ressources financières dont les nations belligérantes peuvent disposer vient, comme rang d'importance, immédiatement après la question des effectifs.

Pour prétendre à la victoire, il faut d'abord mettre en ligne de nombreux combattants ; mais ce premier avantage ne serait pas suffisant pour dominer l'adversaire, si ces combattants étaient mal nourris, mal équipés, mal armés, et, surtout, mal approvisionnés en munitions.

Le proverbe « L'argent est le nerf de la guerre » est d'une vérité plus rigoureuse qu'à l'époque où les armées pouvaient vivre sur le territoire occupé, où le soldat portait dans sa giberne des cartouches pour plusieurs jours de bataille. On fabriquait alors de la poudre et on fondait des balles un peu partout ; quant à la solde, on la réglait avec des contributions imposées aux villes conquises.

Du 23 septembre 1800, date de la reprise des paiements en espèces pour les arrérages de la dette française, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1915, le capital nominal de cette dette est passé de 714 millions de francs à 1 272 millions. Ce qui revient à dire que les quinze années de guerre que Napoléon I<sup>er</sup> a soutenues contre l'Europe n'ont accru la

**M. Edmond Théry, l'économiste universellement écouté, nous montre ici comment, l'argent étant "le nerf de la guerre" et le coût des guerres successives augmentant, à chaque nouveau conflit, dans des proportions énormes, ce sont les nations qui auront les nerfs les plus solides qui prendront le dessus dans la grande guerre qu'on voudrait savoir la dernière guerre. — S'il en est ainsi, les chances de victoire des Alliés sont de premier ordre.**

dette de la France que de 558 millions de francs.

Par contre, pendant les guerres de la République et du premier Empire, l'Angleterre a majoré sa propre dette de 15 milliards 535 millions de francs... mais chacun sait qu'au cours de cette période, nos amis et alliés actuels commanditèrent toute l'Europe contre nous.

Les guerres de 1812 à 1815 contre la France ne coûtèrent à la Russie que 600 millions de roubles représentant alors 2 400 millions de francs ; mais le perfectionnement de l'armement et le développement des effectifs, survenus vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, eurent pour conséquence de relever les dépenses des guerres.

Nous en avons pour preuve la guerre de Crimée (1854-1855), dont les charges atteignirent 4 milliards de francs pour la Russie et 4 milliards 500 millions ainsi décomposés :

1.855 millions	pour l'Angleterre.
1.660 —	— la France.
343 —	— l'Autriche.
642 —	— la Sardaigne et la Turquie réunies.

En ce qui nous concerne spécialement, la

guerre de Crimée nécessita trois emprunts qui produisirent au Trésor impérial une somme effective de 1538 millions, mais qui augmentèrent le chiffre nominal de notre

dette publique de 2 201 millions.

La guerre d'Italie contre l'Autriche (1859) ne majora notre Grand Livre que d'une somme de 853 millions de francs. Celle du Mexique figure dans notre dette publique pour 650 millions de francs, sur lesquels 190 millions furent attribués aux emprunts mexicains que le gouvernement de Napoléon III avait commis la grande imprudence de garantir.

La guerre de la Prusse contre le Danemark (1864), premier acte de la politique bismarkienne, et la guerre contre l'Autriche (1866) qui en fut la conséquence directe, ne coûtèrent guère plus de deux milliards de francs, dont les trois quarts à la charge de la Prusse ; mais celle-ci y gagna l'annexion du Hanovre, de la Hesse électorale, de Nassau, de Francfort-sur-le-Mein et du Sleswig-Holstein, et l'Autriche-Hongrie devenait son humble vassale.

La guerre de 1870-71 commença par un emprunt de 1 328 millions de francs en 3 p. 100 dont le capital réalisé atteignit à peine 805 millions ; elle se continua avec l'emprunt Morgan 6 p. 100 de 250 millions



et fut liquidée avec les deux grands emprunts 5 p. 100 de 1871 et 1872.

Le tableau suivant résume les opérations de crédit réalisées à l'occasion de cette guerre :

EMPRUNTS PUBLICS DE LA GUERRE 1870-1871  
(En millions de francs.)

Dates des emprunts.	Taux de l'intérêt.	Capital nominal. Dette réelle.	Capital réalisé par le Trésor.	Intérêt des emprunts.
12 août 1870.....	3 p. 100	1.328	805	39,8
24 octobre 70 (Morgan).....	6 —	250	212	15,0
21 juin 1871.....	5 —	2.780	2.293	138,9
20 juillet 72.....	5 —	4.140	3.499	207,0
Totaux.....		8.498	6.809	400,7

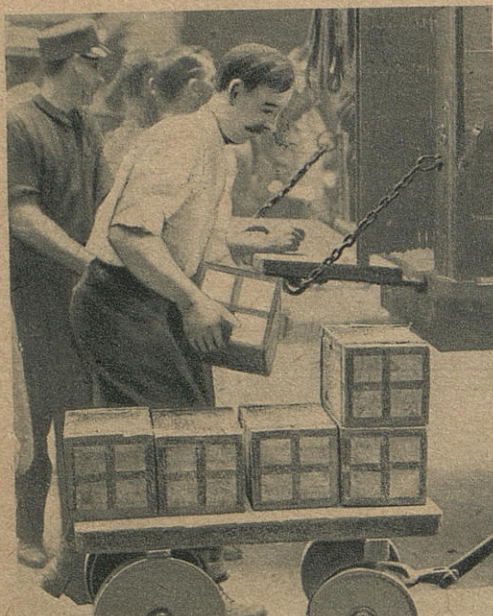
Le capital nominal des emprunts publics émis entre le 12 août 1870 et le 20 juillet 1872 était exactement de 8 947 708 766 francs, mais, indépendamment de cette dette, l'État devait aux compagnies de chemins de fer des travaux exécutés pour son compte, et son passif comprenait en outre la dette flottante, les diverses avances de la Banque de France s'élevant à 825 millions de francs, les bons de liquidation pour les départements et la Ville de Paris, le tout atteignant un capital nominal de 1 897 millions, portant à 10 milliards 395 millions l'accroissement de la dette publique française, du chef de la guerre.

Mais ce dernier chiffre ne constituait pas la totalité des pertes que la France a subies en cette circonstance. M. Léon Say en estimait le montant à 11 milliards 500 millions, et M. Mathieu-Bodet à 13 milliards.

Ce dernier chiffre est lui-même en dessous de la vérité, si aux dépenses soldées par les impôts, par les emprunts publics et les autres dettes que le Trésor a dû contracter sous diverses formes, on ajoute les pertes individuelles que l'État n'a pu compenser, l'ancien matériel de guerre détruit qu'il a fallu reconstituer, la valeur fiscale du territoire annexé à l'Allemagne, etc... En tenant compte de tous ces éléments, le chiffre de 15 milliards est parfaitement admissible.

La guerre de 1877-1878 contre la Turquie imposa à la Russie 1 076 millions de roubles de dépenses et provoqua la faillite des finances ottomanes.

La guerre de 1897 entre la Grèce et la Turquie coûta environ 150 millions de francs à la première, sur lesquels 94 300 000



La mise en fourgon, à New-York, de caisses pleines d'or envoyées par la France pour payer ses achats et rétablir son change.

francs furent remis au gouvernement ottoman comme indemnité de guerre.

Par une convention signée à Paris le 28 mars 1898, la France, l'Angleterre et la Russie é mirent en faveur de la Grèce un emprunt de 150 millions de francs, avec garantie solidaire, au taux de 100 fr. 50 pour 2 fr. 50 de rentes, et grâce à cette bienveillante et généreuse intervention, les Turcs consentirent à évacuer la Thessalie.

Le 30 mars, la Chambre hellénique ratifia par acclamation le traité de Paris et M. Théotoki, le chef des germanophiles grecs, qui vient de mourir à Athènes, déclara qu'il parlait au nom de son parti « pour exprimer la profonde reconnaissance du peuple hellène envers les trois puissances qui rendaient la Thessalie à la Grèce ».

La guerre hispano-américaine de 1898 a provoqué, aux États-Unis, une demande de crédit de 1 250 millions de francs. D'après les communications faites au Congrès de Washington, les dépenses occasionnées par la guerre proprement dite atteignirent à peine 615 millions de francs. Elles furent certainement plus élevées pour l'Espagne, qui perdit en outre Cuba et les Philippines.

Les frais, pour la Russie, de la guerre contre le Japon, de 1904-1905, ont été évaluées à 2 370 millions de roubles, soit environ 6 milliards 333 millions de francs. Entre 1896 et 1903, le gouvernement japonais, se préparant à la guerre, augmenta ses dépenses d'ordre militaire de 1 472 millions par rapport à la période septennale antérieure de 1889 à 1896; mais le traité de Portsmouth n'ayant attribué aucune indemnité au Japon, les dépenses de la guerre proprement dite ont accru la dette publique japonaise de plus de 4 milliards 500 millions de francs.

Enfin, d'après une communication faite à la Chambre hellénique par M. Diomidis, ministre des Finances dans le ministère Venizelos, les dépenses pour la Grèce des deux guerres de 1912-1913 s'élevèrent à 636 millions de francs, sur lesquels 542 millions devaient être consolidés. M. Valaoritis, gouverneur de la Banque nationale de Grèce, l'un des économistes les plus éminents que la Grèce ait eus, évaluait à environ 2 milliards les dépenses totales subies par les trois belligérants.

Du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu de l'année 1914, les guerres ont directement coûté à l'Europe environ 65 milliards de francs; mais ce chiffre ne comprend pas les dépenses d'ordre militaire du temps de paix, lesquelles sont infiniment supérieures aux dépenses des guerres proprement dites.

## II. — CE QUE LA POLITIQUE ALLEMANDE A COUTÉ A L'EUROPE

Dans une étude publiée en 1899 dans l'*Economiste Européen*, je me demandais si l'unité de l'Allemagne n'aurait pas pu se réaliser « sans le génie de Bismarck, sans sa politique rétrograde de la force primant le droit, qui a coûté la vie à tant d'êtres humains, qui a creusé de si pronds abîmes entre des peuples faits pour se comprendre et s'aimer, et qui a finalement poussé l'Europe dans cette voie du militarisme et des armements à outrance... dont elle ne pourra sortir peut-être que par une conflagration générale auprès de laquelle les guerres de 1866 et de 1870-1871 paraîtront des jeux d'enfants ».

EDMOND THÉRY.

(A suivre.)



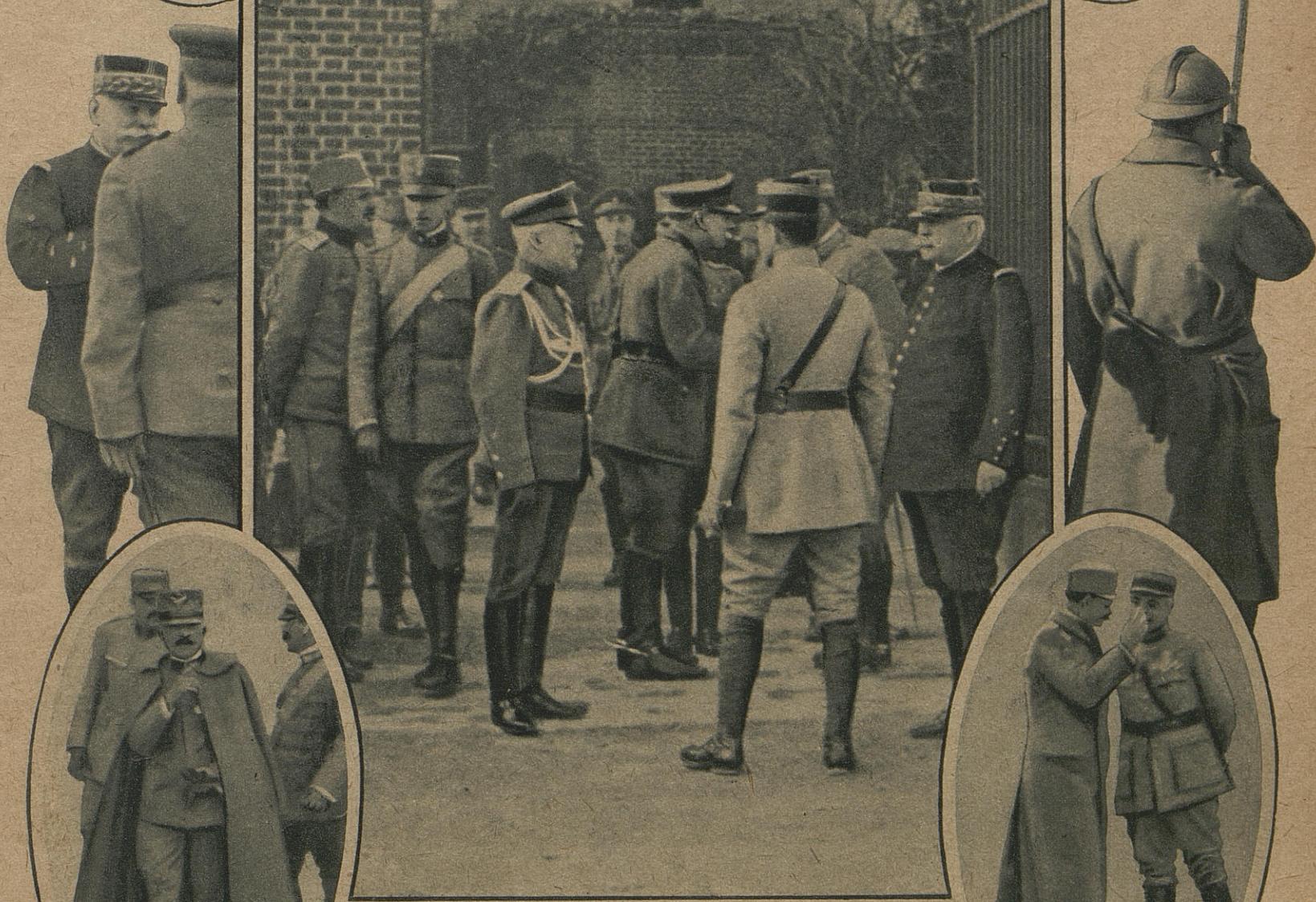
## DES TROUPES QUE LE KRONPRINZ NE PASSERA PLUS EN REVUE

Ce sont là les fameux régiments de Wurtemberg, de Brandebourg et de Posnanie qui défilent fièrement au pas de parade, leurs drapeaux claquant au vent, devant le Kronprinz (X). Derrière lui on voit son conseiller, le général von Haeseler(-). Combien reste-t-il maintenant

au Kronprinz de tous ces soldats, son orgueil, et qu'il a pourtant envoyés à la mort d'un cœur si léger. On estime les pertes allemandes devant Verdun à 200 000 hommes, 200 000 dont les uniformes gris ne sont plus qu'une tache immobile dans les plaines de la Meuse,



### AU CONSEIL DE GUERRE DES PUISSANCES ALLIÉES



LES REPRÉSENTANTS DES PUISSANCES DE L'ENTENTE AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL FRANÇAIS. LE DIMANCHE 12 MARS 1916

*On reconnaît dans le groupe Sir Douglas Haig, général Wielemans, général Gilinsky, général Porro, le colonel Stefanovitch, le colonel Pechitch. Les généraux Joffre, De Castelnaud et Pellé, etc., etc.*

Général Porro (Italie).

Colonel Pechitch (Serbie).

Il a fallu dix-neuf mois de guerre pour faire apprécier aux puissances de l'Entente ce que vaut le vieux principe français de l'unité d'action. Ce n'est donc qu'après avoir épuisé une longue suite d'erreurs que l'on peut arriver à la vérité?... Quoiqu'il en soit, le conseil de guerre des Alliés s'est réuni pour la première

fois dimanche 12 mars au Quartier Général français. La Russie était représentée par le général Gilinsky, l'Angleterre par Sir Douglas Haig, l'Italie par le général Porro, la Belgique par le général Wielemans et la Serbie par le colonel Pechitch. Les généraux Joffre, De Castelnaud et Pellé représentaient la France.





*L'armée des premiers contingents serbes évacués de Vallona en rade de Corfou.*



*Le prince Alexandre, à Corfou, fait la leçon aux officiers.*



*Troupes serbes s'embarquant aux appointements de Vallona.*

### L'ARMÉE SERBE EST RESSUSCITÉE !

L'on a pu craindre que les souffrances endurées par l'armée serbe pendant sa terrible retraite n'aient ruiné ses forces et annulé son moral. Il n'en est rien. Reposés à Corfou, les divisions sont reconstituées. " Dans deux mois, trois mois au plus,

a dit le prince Alexandre, nous pourrons avec nos 150 000 hommes, de concert avec le général Sarrail, engager une lutte qui ne se terminera que par la victoire. La Serbie, qui est aux Balkans ce que la France est en Europe, ne peut pas être vaincue".





### LE BOIS DES CORBEAUX

Les communiqués ont dit de quelles actions furieuses il fut le théâtre. Situé à l'ouest de la Meuse, il mesure 1 400 mètres dans sa plus grande longueur et 370 mètres dans sa plus grande largeur. Pourtant, pour enlever cette mince position, d'où nos batteries prenaient en enfilade l'artillerie allemande à l'est de la Meuse, les ennemis n'employèrent pas moins

de 25 000 hommes lancés par vagues successives et qui furent à peu près toutes fauchées. L'action commença comme de coutume par un bombardement prolongé (il dura 24 heures) qui saccagea toute la forêt. Le document ci-dessus a été pris au moment précis où l'artillerie allemande ayant cessé le feu, les premières vagues ennemies se préparent à marcher.



# LA GUERRE SOUS-MARINE (Suite) <sup>(1)</sup>

Par M. A. ROUSSEAU (du Temps).

Faut-il citer comme accidents de navigation l'échouage sur la côte hollandaise de deux sous-marins anglais, les 6 et 20 janvier, ou encore celui d'un sous-marin allemand sur l'île Tershelng, le 4 novembre. Combien d'autres ne sont pas connus.

Les forces alliées ont poursuivi avec acharnement les sous-marins allemands dans la mer du Nord ; les résultats de cette poursuite ne sont plus publiés, mais on peut se douter de ce qu'ils sont par ceux du mois de mars 1915 ; le 4, l'U-8 était coulé devant Douvres ; le 10, l'U-12 était éperonné par l'*Ariel* et dix hommes de son équipage étaient faits prisonniers ; le 25, l'U-29 était coulé avec tous ses marins. Le commandant du sous-marin était le capitaine Weddigen qui, avec l'U-9, avait torpillé les croiseurs anglais *Hogue*, *Cressy*, *Aboukir* et plus tard le *Havre*.

C'est la constatation de la vulnérabilité du sous-marin. Les moyens de se prémunir contre lui sont nombreux et se classent dans deux catégories : les uns défensifs, les autres offensifs. Les premiers consistent dans la protection du navire par sa construction même. Depuis longtemps des essais ont été faits à ce sujet : un de nos navires, le garde-côtes *Henri-IV*, présente un dispositif ingénieux consistant en une double coque ; la première coque brisée, la puissance de l'explosion se détend dans l'espace compris entre celle-ci et la seconde. Ce dispositif a été repris tout récemment dans la construction des monitors que l'amirauté britannique a envoyés aux Dardanelles.

Un autre moyen est de réduire le tirant d'eau des navires, la torpille automobile, l'arme du sous-marin, doit, pour développer toute sa puissance, éclater à une certaine profondeur, l'eau fait bourrage. Si elle éclatait à l'air libre, ses effets seraient peu de chose. La réduction du tirant d'eau a donc été réalisée dans les monitors.

Entre aussi, dans l'ordre défensif, le convoi des navires. On a préconisé dans ces derniers jours de faire accompagner tout paquebot par des torpilleurs chargés de monter la garde autour d'eux. Sur l'efficacité de ce moyen, il serait facile de citer l'exemple d'un transport qui, protégé par un contre-torpilleur, fut torpillé et qui, n'ayant pas coulé, fut torpillé une seconde fois bien qu'il eut une garde de deux contre-torpilleurs. Il vaut mieux donner simplement le motif dont fut suivie la nomination du capitaine de frégate anglais Duff-Dunbar comme compagnon de l'ordre du Service distingué. « Nous avons torpillé un navire auxiliaire allemand le 22 décembre 1915 : Le navire était protégé, dit la citation, par un écran consistant en un torpilleur, un petit sloop, quatre chalutiers et plusieurs remorqueurs et petites embarcations, et le commandant Duff-Dunbar montra une grande détermination en poursuivant son attaque malgré l'écran. »

L'écran n'avait pas plus protégé le transport allemand que les convoyeurs n'avaient mis hors d'atteinte le transport anglais. En réalité, ce qui a donné les meilleurs résultats ce sont les moyens offensifs. L'invisibilité du sous-marin est presque un article de foi pour certains ; cette invisibilité cependant n'est pas absolue. Il y a certainement plus de vingt ans qu'on a fait des expériences à Toulon avec un ballon captif, car notre marine alors avait un service d'aérostation, pour surprendre le sous-marin au cours de sa navigation sous l'eau. On avait constaté que, dans la perpendiculaire, et dans une certaine

le sous-marin, il peut signaler sa présence, son passage et chaque filet touché dit où est le sous-marin qui, dès lors, n'est plus perdu de vue, est guetté, s'il vient à la surface et attaqué par un bâtiment armé pour le détruire.

## LES CHALUTIERS

Le complément du filet est le petit bâtiment qui, avec des compagnons très nombreux, surveille continuellement la surface de la mer. Ce petit bâtiment est le chalutier ou le petit navire de commerce, ou le petit canot à moteur à vapeur ou à combustion interne ; on a donné à ces navires des canons de petit calibre, et c'est par milliers qu'ils concourent à la surveillance autour de l'Angleterre.

Ce système a produit les résultats que l'on sait dans la mer du Nord, la Manche, la mer d'Irlande, mais lorsque les sous-marins allemands ont pénétré dans la Méditerranée, le problème a été autre. Alors que dans la mer du Nord, en raison de son peu de profondeur, le filet avait sa pleine efficacité, il n'a pas été possible de l'employer de la même façon à Gibraltar ou au resserrement de la Méditerranée, de la Sicile à la Tunisie. Les fonds sont trop considérables, il n'est pas possible de mouiller des filets ; il faut les employer d'autre façon. De même, la mine automatique de contact qui, dans certains cas, a pu constituer une barrière pour les sous-marins, n'a-t-elle pu être placée sur ces points, en raison de la grande profondeur de la mer intérieure.

La surveillance toutefois a été renforcée ; des chalutiers sont continuellement à l'affût, tâchant de surprendre le sous-marin au moment où il émerge et ont reçu des armes spéciales. Ils n'ont pas le canon seulement, mais la torpille, les bombes éclatant à une profondeur déterminée, des charges d'explosifs, des projectiles ayant une trajectoire sous-marine. Les instruments d'attaque contre les sous-marins se sont multipliés ; pour

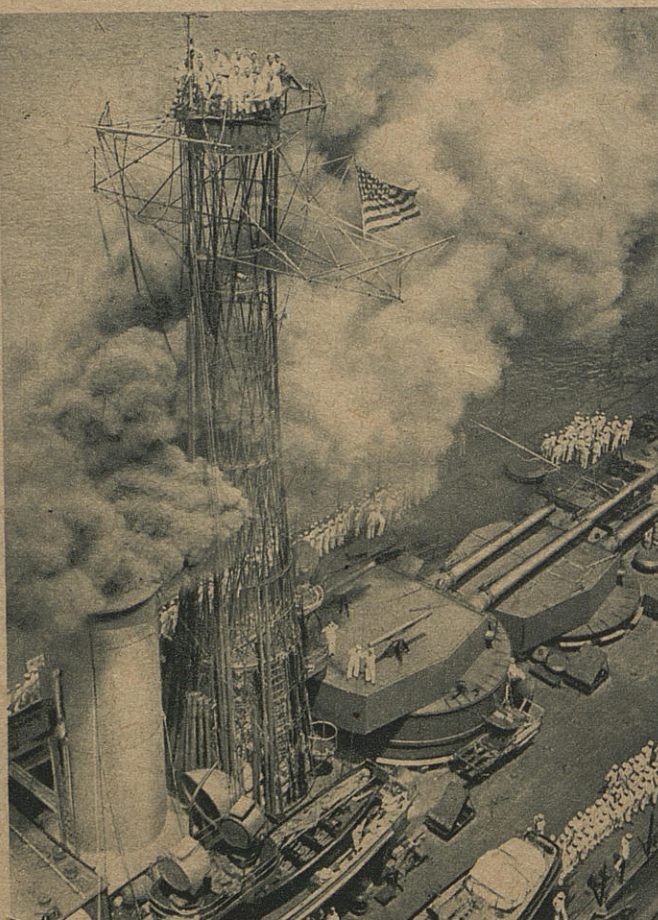
eux il s'est dépensé autant d'ingéniosité que pour les armes de tranchées, bombes, grenades, crapouillots, etc., qui, de l'état rudimentaire, sont passées à une grande perfection.

## LES NAVIRES MARCHANDS SE DÉFENDENT

Enfin, et c'est là le grand progrès accompli ces jours derniers, on a reconnu la nécessité de donner une défense aux navires marchands. Dès le début de la guerre, certains navires de commerce avaient foncé sur le sous-marin en tâchant de l'éperonner. Le 28 février, un patron anglais, nommé depuis lieutenant dans la marine britannique, fit tête, avec son navire le *Thordis*, à un sous-marin qui l'attaquait et le coula.

(A suivre.)

A. ROUSSEAU.



Un navire qui, paraît-il, n'a rien à craindre des sous-marins : c'est le " Wyoming " que les États-Unis viennent de construire pour leur flotte de guerre dans les chantiers de Brooklyn.

hauteur, la mer est assez transparente pour qu'on puisse distinguer la masse sombre du sous-marin et, à l'heure actuelle, le dirigeable de petite dimension a remplacé le ballon captif pour rechercher sous l'eau l'ennemi du navire de surface.

On a pu, d'autre part, employer un autre système, non pour voir le sous-marin, mais pour que sa présence soit signalée s'il s'aventure dans certains parages. On a beaucoup parlé de filets, et nombreux sont ceux pour lesquels ce mot évoquait la capture du sous-marin comme celle d'une simple sardine. Le rôle du filet est autre. Il se peut qu'un sous-marin venant donner dans un filet y engage son hélice ou ses gouvernails, mais ce n'est pas le but. On comprend en effet que, quelle que soit la solidité du filet, il ne peut résister au choc d'un navire de 400 tonnes au moins et qu'il cédera sous l'atteinte ; mais, si le filet ne peut arrêter

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.





**COMMENT ON HISSE UN CANON DANS LES ALPES ITALIENNES**

*J'ai vu...* a déjà publié, dans un de ses derniers numéros, un impressionnant document du front italien : la descente d'un blessé, le long d'un précipice. Voici un cliché plus saisissant encore. On y voit quels prodiges de force et d'adresse les artilleurs italiens doivent déployer pour hisser, aux sommets des

hauts pics de Carniole, leurs grosses pièces. Cette guerre extraordinaire, parmi les neiges et les glaces éternelles, paraît presque surhumaine; ses difficultés terribles expliquent en tout cas la lenteur des opérations sur ce front, et suffisent à provoquer une admiration sincère pour les efforts de nos alliés italiens.



## LES BOMBARDEMENTS AÉRIENS TRAGIQUES

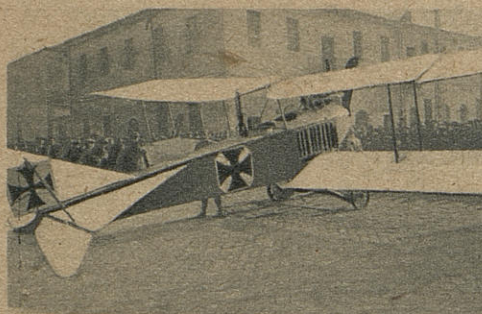
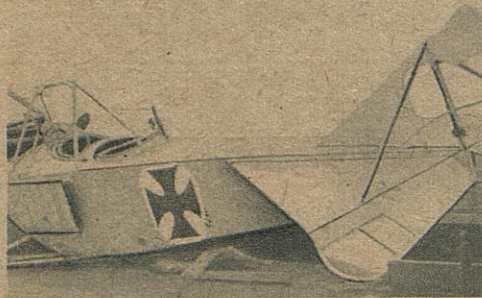
Par Jacques MORTANE (suite) (1)

Un projectile atteint l'avion et, rencontrant un corps dur, est réduit en menus fragments qui pénètrent dans la jambe de l'officier, y perçant une cinquantaine de blessures. Sous l'influence de la douleur, l'aviateur perd connaissance et abandonne les commandes. Je laisse à penser l'état d'esprit de l'observateur, ne sachant pas manœuvrer et voyant le pilote s'effondrer sur son siège. L'avion livré à lui-même décrit une série d'évolutions bizarres terminées par un magnifique looping. Fort heureusement, il se redresse et plane lentement. Oui, mais que va être la chute? Ces secondes d'intense émotion paraissent des siècles au bombardier. Tout à coup, victoire! Liddell reprend ses sens, se rend compte de la situation, saisit la direction et rentre sans encombre. Quelques jours après, il mourait à La Panne des suites de ses blessures.

Un accident analogue était arrivé le 13 juin, au cours du bombardement du champ d'aviation de La Brayelle, au capitaine R... Un éclat d'obus le touchait à la jambe très grièvement. Il perdait connaissance, laissant son appareil voguer au gré du vent. Son observateur, le caporal B..., ne s'occupait point du biplan et ne songeait qu'à son officier qu'il ranimait, lui donnant ses soins à 2 000 mètres dans les airs. Revenu à lui, le capitaine R..., malgré ses souffrances, ramenait son appareil et son bombardier au port d'attache.

Une fin tragique et bizarre fut celle du lieutenant Baudot: effectuant un réglage de tir qu'il avait commencé par un lancement de bombes, il opérant à très faible hauteur à cause de la brume, lorsqu'un éclat d'obus atteignait le fuselage, sans donner l'impression que l'appareil fut sérieusement endommagé. Baudot rentre très normalement sans se presser, volant d'une façon parfaite tant qu'il reste horizontal. Mais au moment où il commence à piquer pour atterrir, on voit le fuselage se briser, les ailes se replier et l'avion vient s'écraser sur le sol.

Nous terminerons la série des deuils par le récit de la mort du capitaine Albert Féquant, tué au cours du raid de Sarrebrück, le 6 septembre 1915. L'escadre comportait quarante et un avions, mais une mer de nuages collaborait avec la surveillance des appareils ennemis et obligeait certains des nôtres à se séparer du gros du groupe. Le capitaine Albert Féquant, observateur du sergent Niox, apercevait soudain deux aviatiks sur sa droite. Ceux-ci, comme les rôdeurs qui se cachent derrière un arbre, avaient attendu, à l'abri des nuages, que des biplans fussent isolés pour foncer sur eux. Le sergent Niox, facilitant leur tâche, se précipitait courageusement à leur rencontre. Un autre avion français attaqué également parvenait à s'enfuir et à éviter le combat. Niox approchait de l'un des assaillants à 15 ou 20 mètres. L'officier venait de tirer sa troisième balle lorsqu'une décharge de mitrailleuse ripostait et l'atteignait à la tête. Le capitaine Féquant, qui s'était mis debout sur son siège pour être plus commodément installé, s'écroulait et son corps pendait à demi en dehors de la nacelle. Niox se levait aussitôt, le saisissait pour l'empêcher de tomber. Mais comme l'aviatik continuait à tirer, lui aussi ripostait,



*Les deux aéroplanes allemands qui ont essayé de survoler Salonique et que nos aviateurs ont jeté bas dans nos lignes.*

envoyant quelques balles, tout en maintenant le cadavre. Il tenait le mort et le mort cherchait à l'entraîner à son tour. Le biplan volait, livré à ses propres moyens, jusqu'au moment où l'ennemi abandonnait son duel. C'est alors seulement que Niox reprenait sa direction, continuant à retenir le corps de son capitaine sur la carlingue jusqu'au retour au champ d'atterrissage.

Là, quelques instants avant, était descendu le pilote de l'avion qui avait pu échapper au combat.

« L'un de nos camarades, avait-il dit, a été assailli par deux aviatiks en même temps que moi. J'ai pu m'esquiver, mais j'ai bien peur que lui ait été abattu. »

Or, cet aviateur était le capitaine Féquant, qui avait assisté en quelque sorte à la mort de son frère sans pouvoir lui porter secours. En apercevant le cadavre de l'être bien-aimé, le malheureux eut une crise de désespoir navrant.

Le 13 septembre, le héros de cette aventure, le sergent Niox, au cours du bombardement de Trèves, était obligé d'atterrir dans les lignes ennemies où il était capturé.

Ces exemples tragiques prouvent le danger incessant qui accompagne nos aviateurs dans leurs missions offensives. C'est pourquoi on ne saurait trop rendre hommage à leur vaillance. Fort heureusement de tels accidents constituent l'exception, mais il est rare qu'un appareil revienne d'une expédition sans porter 5, 10, 15 et même 20 éclats d'obus çà et là dans ses organes. Quelques-uns de ces éclats blessent parfois très grièvement les pilotes, qui sont obligés de recourir à toute leur énergie pour surmonter leur douleur et réintégrer leur nid. Nous aurons l'occasion par la suite de citer plusieurs de ces cas de stoïque héroïsme.

Ils sont nombreux ceux qui ont côtoyé le danger et auxquels leur présence d'esprit a sauvé la vie. Est-il même un seul bom-

bardier qui puisse prétendre ne jamais s'être trouvé dans une situation où sa dernière minute semblait avoir sonné? Mais à force d'être nombreuses ces péripéties dramatiques déviement banales et c'est à peine si, à l'atterrissage, ceux qui en ont été les héros y font allusion.

Certains jouent avec le péril. Leur joie consiste à se faire viser par les batteries ennemies: tels étaient les capitaines Moris et Sallier, qui rentraient toujours avec de nombreux éclats et traces de balles. Le premier fut grièvement blessé et capturé, l'autre tué. Tel est aussi un engagé volontaire danois Paulli Krauss, géant admirable, véritable athète qui, dès le début de la guerre, vint comme son compatriote Leith Jensen s'enrôler dans notre armée. Lorsqu'il se voit encadré par les obus ennemis, il s'amuse à passer entre leurs flocons de fumée comme à travers un dédale de rues et fait une espèce de gymnase aérien. Pendant de longs instants, il continue, évoluant avec maestria et servant de cible aux canons qui n'économisent pas leurs projectiles pour essayer de l'abattre. Quand Krauss juge suffisante sa petite promenade, il redescend. Un jour un officier lui demandait la raison de ces distractions imprudentes.

— Plus je leur ferai dépenser d'obus, répondit-il, moins ils en auront. Ils ne m'ont fait aucun mal. Si chacun m'imitait, ils n'auraient bientôt plus de munitions!

Ce vaillant s'est crevé un œil en s'entraînant sur un nouvel appareil. Un mois après, il sollicitait son renvoi au front.

Combien d'actes admirables sont chaque jour accomplis dont les citations à l'ordre de l'armée ne donnent qu'une bien faible idée.

C'est le matelot bombardier M... qui, occupé à lancer des bombes, voit un obus atteindre son appareil de plus de vingt éclats en même temps. L'un d'eux a enfoncé le chargeur de la mitrailleuse juste au-dessus de la tête du tireur. Celui-ci ne prête pas la moindre attention à l'incident, il continue à viser, lance tout son chargement. Une fois la dernière bombe projetée, il examine le moteur, l'avion et, se retournant vers son pilote:

— Tout va bien, lui dit-il, nous n'avons rien à craindre!

C'est D... qui, au cours d'une mission, voit le feu se déclarer à bord de son appareil. Grâce à son sang-froid et à son habileté, il effectue au milieu d'une traînée de flammes une descente verticale prodigieusement audacieuse de plus de 800 mètres et vient atterrir sans casser un fil, ramenant son passager sain et sauf.

C'est l'engagé volontaire K... qui reçoit à 2 500 mètres un éclat d'obus qui arrache l'hélice, brise un mât de support de l'appareil et provoque une chute de plus de 300 mètres. Le pilote ne se laisse pas décontenancer. Il coupe le moteur, tente de redresser son biplan, y parvient et rentre dans les lignes, à très faible hauteur, pour aller atterrir normalement.

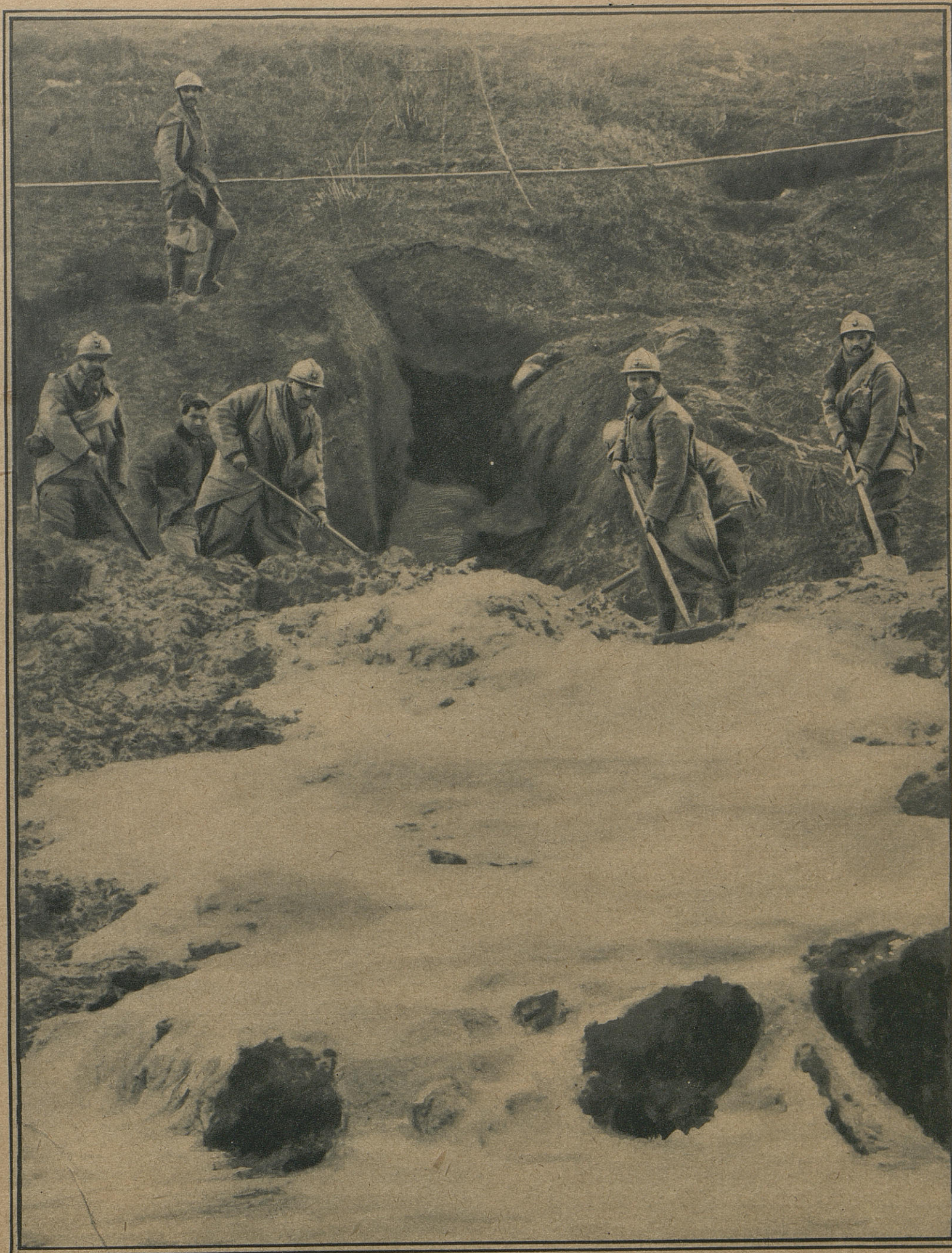
Mais sur l'héroïsme de nos bombardiers, ce n'est pas un article, c'est plusieurs ouvrages qu'il faudrait écrire. J'y reviendrai quelques jours.

Jacques MORTANE.

(A suivre.)

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.





**SUR LES PENTES DU " MORT-HOMME ". AU SOMMET : LE FEU ; A LA BASE : LA NEIGE ET LA BOUE**

" Rien n'égale, nous dit le correspondant qui nous a envoyé le cliché ci-dessus, rien n'égale en pittoresque tragique le spectacle du Mort-Homme pendant la bataille. Les arbres du haut de la montagne s'allument, s'éteignent puis brûlent enfin

sous le feu des obus incendiaires. En bas, au contraire, ce sont de véritables nappes de boue glacée et de neige qui ont envahi tous les abris et que les hommes armés de pelles et de râtaux ne cessent de repousser comme un flot ennemi. "

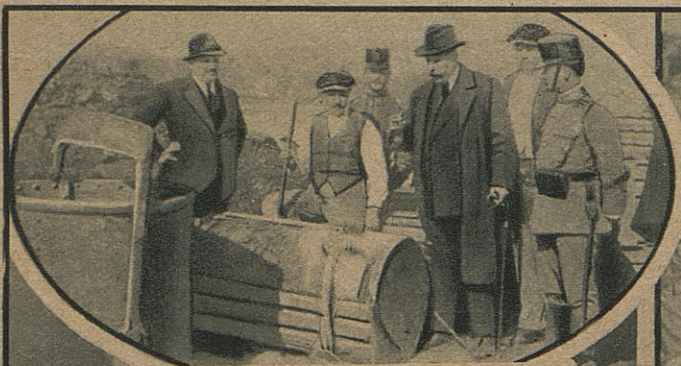




**PRÈS DE VERDUN : UN AUDACIEUX COUP DE MAIN AU BOIS DE C...**

On a demandé des volontaires ! et aussitôt tout le bataillon s'est proposé. Cinq hommes éprouvés ont été choisis : rampant sur la neige, le fusil d'une main, les cisailles de l'autre, ils se

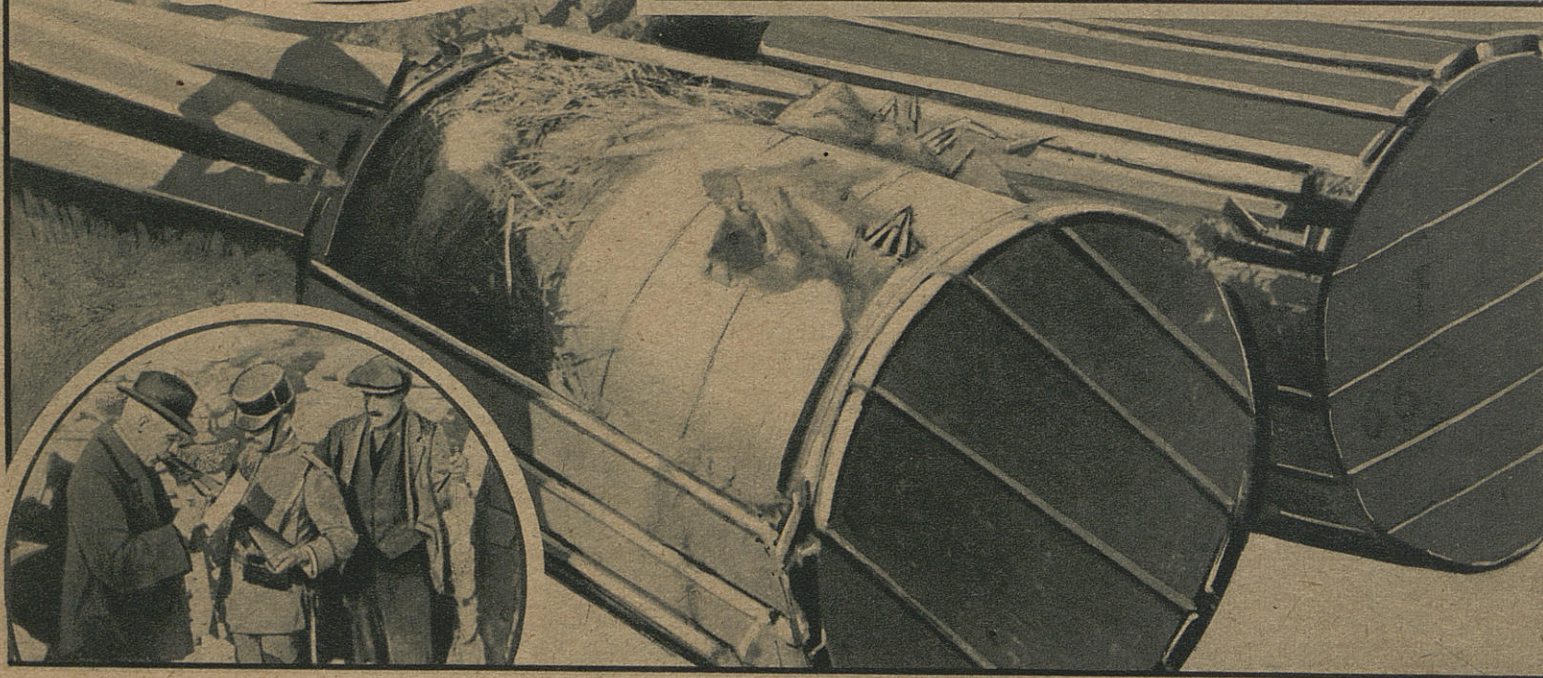
sont glissés sans bruit vers les fils de fer de l'ennemi. Bientôt, par la brèche ouverte, notre contre-attaque délogera les Allemands du petit bois de C..., où ils venaient de prendre pied.



*On éventre les caisses de pseudo-ciment.*



*Les caisses sur les quais de Malaga.*



*La constatation officielle des autorités.*

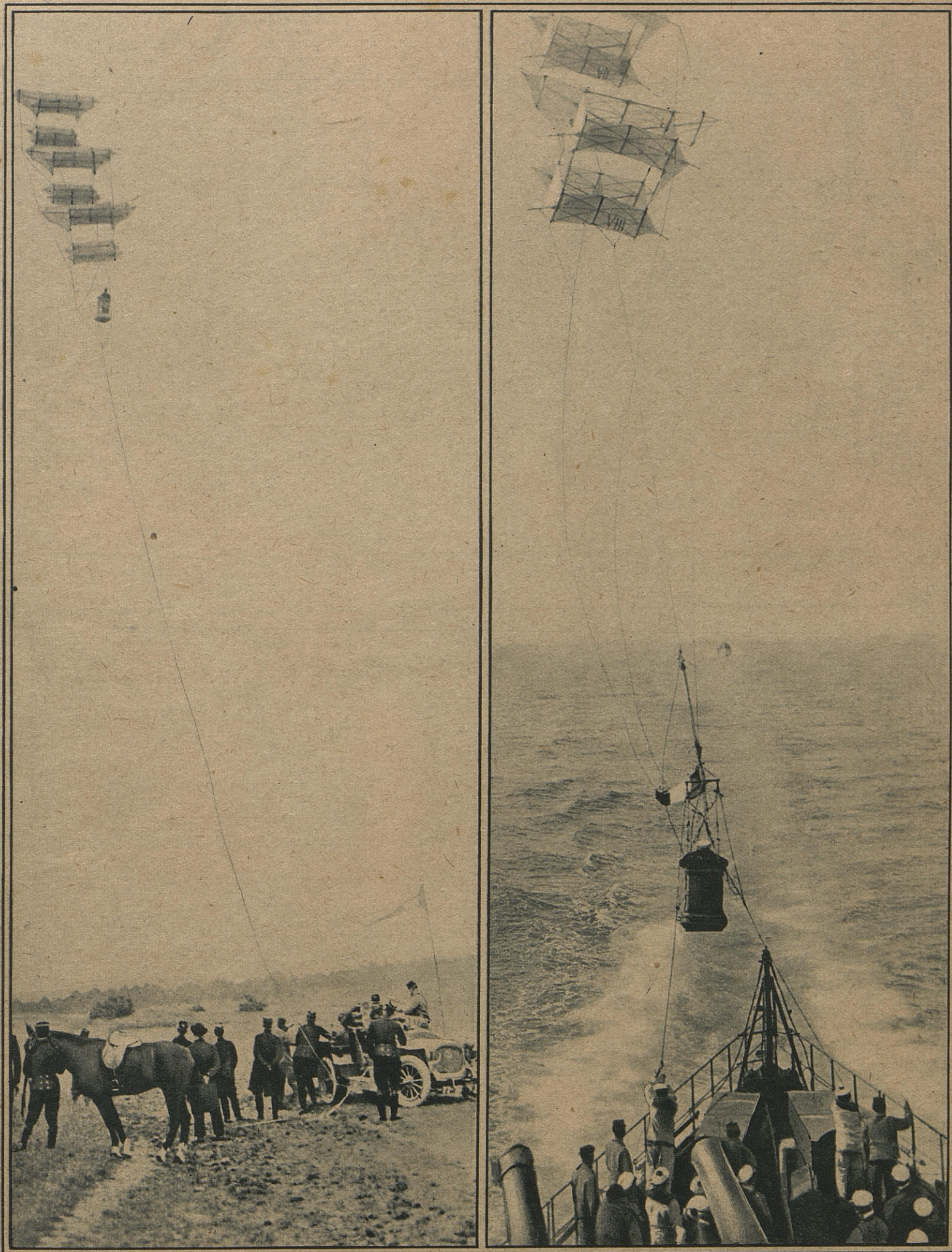
*Les caisses ouvertes laissent voir des balles dum-dum.*

**L'ESPAGNE OBSERVE UNE STRICTE NEUTRALITÉ**

Tous les journaux ont raconté qu'en décembre 1915 un bateau déchargea à Malaga des blocs de ciment destinés à être réembarqués pour le Maroc. On découvrit au mois de janvier

que tous ces blocs étaient creux et remplis de fusils venant d'Allemagne. Ils furent saisis par l'autorité et voici, prises sur les quais de Malaga, les premières photos de cette affaire.





**SUR TERRE ET SUR MER : LES CERFS-VOLANTS D'OBSERVATION ÉPIENT L'ENNEMI**

Mettant à profit le vent qui souffle avec force, l'observateur a pris place dans son étroite nacelle, et le train de cerfs-volants s'est élevé rapidement. Bientôt l'officier est à plus de 200 mètres; il relève les positions ennemies et redescend aussitôt. L'appareil,

replié en quelques minutes, s'en va avec son treuil automobile pour observer sur un autre point. C'est le grand avantage du dispositif, perfectionné par le C<sup>t</sup> Saconeff, sur les ballons captifs, et cette simplicité en permet facilement l'emploi.



# J'ai vu...



## LES DEUX ZOUAVES A LA MITRAILLEUSE

Les communiqués de Verdun ont dit le rôle brillant joué par nos mitrailleurs dans tous les combats. En voici un trait entre cent. Au moment le plus violent de l'attaque du fort de Vaux, nos troupes durent un instant se replier. Un mitrailleur zouave emportait sa pièce avec un camarade, lorsqu'il aperçut

l'ennemi qui débouchait. Froidement les deux soldats s'installèrent dans un trou d'obus, et sous les balles, l'un des deux, accroupi dans la boue, prêta son épaule pour porter la mitrailleuse à la hauteur voulue, et pour que l'autre pût pointer. Ils brûlèrent ainsi toutes leurs cartouches et arrêtèrent la section en marche.